

Laila Amahjour
Vanessa Della Piana
Véronique Herman

Musulmans et non-musulmans
Rencontres et expériences inédites

cefoc
CENTRE DE FORMATION CARDIJN

*Merci à celles et ceux qui ont collaboré
à la réalisation de cette étude, en particulier*

*Aicha Adahman,
Anne-Sophie Delcoigne
Christine Devaux,
Joseph Dewez,
Thierry Tilquin.*

Asbl Cefoc

Rue Saint-Nicolas, 84 – 5000 Namur (Belgique)



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

© Cefoc – décembre 2015

Impression : Copyhouse

Rue des Pieds d'Alouette 28 – 5100 Naninne

info@copyhouse.be

Couverture : Renaud Hoedt

www.behindthedesign.be

Introduction

Au fil des mois, l'élaboration de cet ouvrage s'est accompagnée, inévitablement, des soubresauts de l'actualité autour de l'islam et des nombreuses questions, controverses et crispations qu'elle a pu susciter. Depuis les discours sur le présumé échec des politiques d'intégration (ciblant souvent implicitement les musulmans), jusqu'aux vagues d'attentats qui secouent l'Europe (amenant parfois à des amalgames entre musulman et terroriste), en passant par les enjeux géopolitiques (conflit israélo-palestinien, guerres au Moyen-Orient...), le débat sur le port du voile qui a ravivé celui sur la laïcité, ou encore les polémiques provoquées par des intellectuels, des romanciers, des politiciens défendant des thèses proches du « choc de civilisations », il faut convenir que « la question de l'islam » est omniprésente sur les scènes médiatique et politique. Et, malheureusement, souvent de la plus négative et de la moins constructive des façons.

Conscients de l'influence de toutes ces dimensions (et bien d'autres encore) dans les rapports entre musulmans et non-musulmans, les auteurs de cet ouvrage ont fait le choix d'enraciner leur réflexion avant tout dans des interactions locales, concrètes, au quotidien. Celles qui ont lieu au sein de groupes de formation en Education permanente. Ce type de travail, que l'on pourrait qualifier de « souterrain » ou de « travail de fourmi », a relativement peu de retentissement dans l'espace public. Or, il porte sans doute les germes d'un « vivre-ensemble » – expression galvaudée aujourd'hui dans les médias – qui soit plus solidaire, plus juste, plus démocratique. L'ouvrage rend compte et explore donc davantage des expériences concrètes qui ont associé musulmans et non-musulmans, plutôt que de s'intéresser aux relations entre « islam » et « Occident ».

D'entrée de jeu, il faut rappeler que des occidentaux sont aujourd'hui aussi musulmans. En effet, les musulmans n'évoluent plus, en Occident, dans des sociétés ni dans des univers de sens qui leur sont étrangers. Désormais, ils appartiennent pleinement aux sociétés occidentales : ils peuvent s'affirmer musulmans *et* occidentaux. Voilà pourquoi cet ouvrage aurait pu s'intituler : « Citoyens musulmans et non-musulmans ». Car le dénominateur commun, au-delà de la différence liée à l'appartenance religieuse, est bien celui d'une même citoyenneté. À ce titre, c'est ensemble que ces citoyens sont appelés à construire la société de demain et à engager une réflexion critique sur les défis que posent aujourd'hui le vivre-ensemble et la cohésion sociale. Cet ouvrage, fruit d'une collaboration entre deux associations belges d'horizons différents, Sagesse au Quotidien et le Cefoc en est, en quelque sorte, une illustration.

Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente¹ qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique francophone. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire. Même lorsqu'elles mettent au travail les convictions, religieuses ou philosophiques, l'objectif des formations est de poser des questions de sens qui sont liées aux enjeux du vivre-ensemble. La visée est d'amener

¹ Conformément à l'article 1^{er} du Décret relatif au soutien de l'action associative dans le champ de l'Éducation permanente (Belgique, 17 janvier 2003), l'Éducation permanente vise « *l'analyse critique de la société, la stimulation d'initiatives démocratiques et collectives, le développement de la citoyenneté active et l'exercice des droits sociaux, culturels, environnementaux et économiques dans une perspective d'émancipation individuelle et collective des publics en privilégiant la participation active des publics visés et l'expression culturelle.* »

L'Éducation permanente cherche à développer, principalement chez les adultes, une prise de conscience et une connaissance critique des réalités de la société ; des capacités d'analyse, de choix, d'action et d'évaluation ; des attitudes de responsabilité et de participation active à la vie sociale, économique, culturelle et politique.

les participants à construire une société démocratique en devenant véritablement sujets et acteurs de leur vie personnelle, sociale, culturelle et politique. Le Cefoc est convaincu de l'intérêt du débat des convictions, il ne les laisse pas au vestiaire, mais les prend en compte dans les processus de formation².

Ainsi, en novembre 2011, des réalités de terrain ont amené le Cefoc à organiser une session de recherche et de formation intitulée : « Europe et Islam : quel avenir ? Un chantier à mener ensemble ». La question était issue d'abord de la pratique : des groupes de formation du Cefoc intégraient de plus en plus souvent des participants musulmans (à Bruxelles, à Ottignies, à Charleroi, à Liège...). Des formateurs étaient confrontés de manière croissante à l'expression de peurs par rapport à un islam visible, perçu comme « envahissant ». Une série de questions surgissaient également par rapport à l'image que les médias donnent de l'islam.

Depuis, plusieurs groupes de formation réunissant des musulmans et des non-musulmans ont été mis en place. De nombreux groupes, même « non mixtes », qui travaillent les questions liées aux convictions ont fait le choix d'approfondir leur connaissance de l'islam et d'aller à la rencontre de « témoins » musulmans. Des partenariats ont été développés avec des associations portées par des femmes musulmanes. Parmi ces associations, Sagesse au Quotidien.

Créée en 2011, l'association Sagesse au Quotidien est active sur Bruxelles. Mise sur pied par des femmes belges musulmanes et d'origine maghrébine, pour la plupart immigrées de première génération, l'association mène un travail de réflexion dont le but est de prendre place dans la société belge, désormais la leur et celle de leurs enfants. Après avoir fonctionné pendant plusieurs années dans un « entre-soi », en particulier en organisant des lectures partagées et des conférences, l'association a souhaité s'ouvrir à une collaboration avec des concitoyens non-musulmans, acteurs associatifs et acteurs de la société civile. Les visées poursuivies : mieux comprendre la société, co-construire des projets citoyens dans le long terme, dialoguer pour favoriser la compréhension mutuelle et le vivre-ensemble.

Les deux associations, Sagesse au Quotidien et le Cefoc, collaborent depuis près de cinq années. Leurs objectifs sont convergents : favoriser la rencontre entre personnes d'horizons différents afin d'initier et de stimuler des dynamiques de changement social. Tous citoyens, embarqués dans la même société, musulmans et non musulmans sont confrontés à des défis à relever ensemble.

C'est la même conviction qui anime le présent ouvrage, fruit d'une recherche commune³. Sa structure est d'ailleurs le reflet de la démarche du groupe de rédaction. Ensemble, les formateurs des deux associations ont réfléchi au départ d'expériences vécues dans leurs groupes. Leurs échanges ont permis de « prendre de la hauteur », pour analyser ce qui se jouait dans les séquences relatées. Ils ont aussi permis de « prendre de la profondeur », c'est-à-dire d'explorer la « face cachée de l'iceberg ». La métaphore de l'iceberg est souvent utilisée dans l'approche interculturelle. La partie émergée de l'iceberg renvoie aux éléments de la culture qui sont apparents à l'œil nu (la manière de se vêtir, de manger, les us et coutumes...). Sous la surface de l'eau se trouve la partie beaucoup plus grande de l'iceberg. Il s'agit des éléments de la culture dont le sens est moins directement accessible (les valeurs,

² Une étude a été publiée en 2014 sur cette question : J. DEWEZ, *Les convictions, en débat ou au vestiaire ?*, Namur, Cefoc, 2014.

³ Sagesse au Quotidien et le Cefoc ont déjà collaboré à des travaux de recherche qui ont mené à la publication, en 2014, d'une analyse en trois parties : *Quand les convictions s'invitent dans une démarche de formation interculturelle*. Les textes sont disponibles sur le site : www.cefoc.be/-Analyses-.

les convictions, les normes, la mémoire collective...). Cette partie n'est pas immédiatement visible, elle reste à explorer. Elle peut aussi être à la base de collisions, autrement dit de « chocs culturels »⁴.

Dans le contexte actuel, nombreux sont ceux qui se saisissent des questions qui touchent aux rapports entre islam et Occident. Le sujet est vaste et le présent ouvrage n'aura certainement pas la prétention de l'épuiser. Dans une période de bouillonnement intellectuel telle que nous la connaissons, avec les bousclements liés à l'actualité nationale et internationale, cette modeste contribution a choisi une option bien précise : ancrer la réflexion dans des expériences vécues localement. Il s'agit de partir des vécus de participants à des groupes de formation, d'enraciner la réflexion dans des expériences proches et concrètes.

C'est un choix méthodologique en cohérence avec la perspective de l'Éducation permanente : construire une pensée réflexive qui trouve son origine dans la pratique, croisant « savoirs d'expérience » et « savoirs savants », et qui puisse, en retour, nourrir l'action au quotidien. C'est également un choix que l'on pourrait qualifier de « politique », en cohérence avec l'approche interculturelle : élaborer des modalités du vivre-ensemble non pas au départ de modèles politiques définis par le haut, mais bien à partir d'interactions concrètes, à partir de la pratique et de la créativité expérimentale des acteurs de terrain.

Ainsi, chacun des chapitres du texte s'ouvre sur des récits d'expériences qui mettent en évidence des sources de tensions dans les rapports entre musulmans et non-musulmans. Explorant la « face cachée de l'iceberg », les auteurs poursuivent la réflexion en croisant l'expérience avec des apports plus théoriques qui donnent du relief aux « nœuds » mis en exergue.

La première tension explorée est celle entre « l'universel » et « le particulier ». Elle est approfondie pour elle-même, bien qu'en réalité, elle soit transversale aux trois premiers chapitres. La question du rite y est abordée. Phénomène universel, mais particulier dans ses expressions, le rite est bien souvent l'objet de crispations explicites et d'incompréhensions entre musulmans et non-musulmans.

Le deuxième chapitre explore la tension entre un regard qui opère des réductions de toutes sortes ou, au contraire, un regard qui prend en compte la complexité. Il montre en quoi la rencontre entre musulmans et non-musulmans peut être l'occasion de s'ouvrir à une approche complexe et de porter un autre regard à la fois sur le monde, sur l'autre, mais aussi sur soi-même.

Le troisième chapitre s'attarde sur la tension, dans la prise en compte du vivre-ensemble, entre un modèle communautariste et une approche interculturelle. Dans le premier cas, c'est l'appartenance communautaire qui est valorisée, les différents groupes culturels étant plutôt juxtaposés. Dans le second cas, les espaces sociaux de rencontre, d'échange et la négociation sont favorisés. Il y a création de liens, dialogue et rencontre, élaboration de manières de faire, en vue d'un changement social. Il s'agit là de deux manières bien différentes d'envisager la réponse à la question : comment faire société commune dans une société diverse ?

Enfin, le chapitre conclusif propose une série de réflexions quant à la manière d'aborder les défis qui sont posés aujourd'hui au vivre-ensemble entre musulmans et non-musulmans. Qu'est-ce que les expériences relatées dans cet ouvrage indiquent comme manière de faire société ? Que faire des tensions et des conflits qui émergent ? Dans des sociétés pluralistes et sécularisées, les diverses traditions de sens auraient-elles quelque chose à apporter ?

⁴ Pour plus de détails, voir en annexe la grille d'analyse des chocs culturels selon Margalit Cohen-Emerique ainsi que la métaphore de l'iceberg.

Tout en se gardant d'une vision angélique : face aux défis et aux chantiers à mener, face à l'ampleur de l'investissement nécessaire, face à la lenteur des changements, les moments de découragement sont inévitables. D'autant que l'actualité entraîne des bonds en arrière alors même que des pas avaient été franchis par la rencontre. Comme au lendemain d'actes terroristes, qui poussent de nouveau à sombrer dans la peur et la méfiance, dans les amalgames, dans le sentiment que non, *décidément*, il est impossible de vivre ensemble.

Malgré tout, les périodes de bouillonnement peuvent être propices à la création, si l'on veut bien y être attentif. Par-delà les turbulences, par-delà ou en-deçà des vagues émotionnelles qui nous submergent, par-delà les fractures qui s'opèrent, du neuf peut émerger, s'installer en profondeur, dans le sens d'une société plus juste, plus fraternelle. Le présent ouvrage cherche, à l'échelle qui est la sienne, à s'en faire l'écho.

Dans les expériences relatées, les questions qui fâchent ne sont pas éludées. La conflictualité est au cœur des démarches. Nommer et mettre au travail les fractures susceptibles de diviser, n'est-ce pas déjà changer de regard et construire du neuf ? Indiquer une autre manière de vivre et d'agir ensemble ? Ainsi, dans le bouillonnement actuel, ces petits groupes sont-ils comme des laboratoires d'alchimie heureuse.

Chapitre 1 : Jongler entre universel et particulier

Ce chapitre débute avec la présentation de deux expériences de formation, vécues par un même groupe multiculturel, où les participants étaient invités à « croiser leurs regards » sur des questions de sens. Un premier récit rend compte du début de la formation : les participants abordent la question de la spiritualité, envisagée dans sa dimension universelle, anthropologique. Une fenêtre est ensuite ouverte sur le monde des rites, expressions éminemment particulières à chaque groupe. Le second récit raconte comment les participants ont osé s'aventurer dans le monde particulier de l'autre, à travers la visite de deux lieux de culte : une mosquée et une église. Jongler entre l'universel et le particulier, telle est la tension analysée dans ce chapitre. Dans la société d'aujourd'hui, telle qu'elle est, comment chercher et construire un universel qui relie les êtres humains tout en préservant les particularités de chaque groupe et de chaque individu ? Autrement dit comment vivre ses particularités et ses spécificités tout en restant connecté et solidaire au sein d'une commune humanité ?

Le groupe dont il est question est né d'un partenariat entre le Cefoc et Sagesse au Quotidien. Pendant deux ans, seize participants, femmes et hommes, ont suivi une formation intitulée « Regards croisés sur nos questions de sens »⁵. Le groupe était intergénérationnel, multiconvictionnel (musulmans, chrétiens et non-croyants en Dieu) et multiculturel (personnes originaires d'Afrique sub-saharienne, de Chine, d'Amérique du Nord, du Maghreb, du Pakistan, d'Angleterre et de Belgique). L'une des formatrices était belgo-belge et l'autre belgo-marocaine⁶.

Le parcours proposé débute par un partage d'éléments de récits de vie : chacun est invité à raconter trois événements ou passages de sa vie qui ont touché à ses valeurs, au sens de l'existence, et qui ont construit, renforcé ou bousculé ses convictions. Ce temps de partage permet une rencontre interpersonnelle forte, et renforce la confiance mutuelle. Il favorise également la reconnaissance de l'universalité d'expériences de vie comme l'amour, le fait d'être parent, la confrontation à la maladie et à la mort... La porte d'entrée de la réflexion touche donc à des questions de sens universelles, ce qui relie les personnes. Cette approche a permis d'éviter d'emblée le jeu des identités figées en « eux » et « nous ».

De ce croisement de mini-récits sont dégagées deux thématiques à approfondir : la transmission et la spiritualité, entendue comme dimension anthropologique. Chacune d'elle donne lieu à une exploration en quatre étapes : partage d'expériences vécues, regards croisés des traditions de sens et de foi, élargissement de la réflexion grâce à un apport extérieur au groupe, et enfin retour vers le vécu et l'actualité.

[...]

Que conclure de la démarche en deux temps de ce groupe ?

Lors des premières réunions, le groupe a d'abord été frappé par ce qui rapproche et rassemble, par ce que les personnes ont en commun. La méthode a mis l'accent sur des questions de sens, des expériences de vie. S'en sont dégagées des valeurs potentiellement universelles comme la solidarité, le

⁵ Plus d'informations concernant la démarche de ce groupe dans un texte écrit conjointement par L.

AMAHJOUR et V. HERMAN, *Quand les convictions s'invitent dans une démarche de formation interculturelle*, Namur, Cefoc, 2014. Disponible sur le site : www.cefoc.be.

⁶ Cette terminologie a été adoptée malgré ses limites. Il a été choisi d'employer le vocabulaire « musulman » ou « non-musulman » quand il s'agit précisément d'une dimension religieuse, et de « belgo-belge » ou « belgo-marocain » quand il s'agit plutôt de mettre l'accent sur la dimension culturelle.

respect d'autrui, l'engagement, le désir de transmettre, une aspiration à une forme de spiritualité. Dans le champ de l'universalité, le groupe s'est perçu comme un « nous » : comme humains, nous sommes semblables et nous reconnaître comme tels est un socle indispensable pour construire le vivre-ensemble souhaité.

Cependant, la volonté de trouver ou de reconnaître un « terreau commun » peut aller jusqu'à une recherche de « fusion », de non prise en compte des différences qui existent bel et bien. Pourquoi, par exemple, cette tentation de concordisme qu'on retrouve dans des expériences comme vouloir jeûner ensemble, trouver des parallélismes entre la Fatiha, la première sourate du Coran et le Notre Père, prière centrale pour les chrétiens ? Voudrait-on des relations fusionnelles ? Est-ce un refus des aspérités, des frottements ? Ou encore est-ce une recherche d'apaisement en période de tension et de conflit ?

En se rendant dans la mosquée puis dans une église se découvrent des univers séparés, avec leurs spécificités, leur étrangeté, leurs pratiques singulières : les rites, les croyances, les gestes propres à chaque tradition. Des sous-groupes distincts se sont retrouvés l'un en face de l'autre dans une logique de différenciation. On était là dans le champ du particulier.

Confronté à cette différence, le dialogue a toute son importance. Il faut rappeler à ce sujet que le dialogue se fait avec « l'autre » en reconnaissant qu'il est autre et ne nous ressemble pas en tout. La tentation d'une forme d'aplatissement des différences serait en effet de vouloir inconsciemment établir un monologue : « *Le vrai dialogue ne parle pas de ce qu'il sait ; il mendie ce qu'il ignore. Il donne ce qu'il n'a pas.* » (Mgr Albert Rouet).

Pourtant la perception d'une distance irréductible peut mettre mal à l'aise, choquer. Si elle n'est pas décodée et travaillée, si les différences ne sont pas déchiffrées, interprétées et traduites, cette distance peut provoquer la peur et des phénomènes de repli sur l'univers mieux connu quand l'écart paraît trop important. Le choc des « particuliers » risque de faire oublier l'universel et de provoquer une fracture : « c'est tellement « autre » que je n'ai plus rien à faire avec eux ».

Les convictions, et en particulier les convictions religieuses, avec toutes leurs dimensions symboliques et rituelles, ne sont pas universelles. Elles ne peuvent être imposées à tous, sous peine d'être dans le règne de la dictature et de la violence. Elles peuvent par contre être partagées, dans un souci de meilleure connaissance et de respect. Au nom de valeurs qui, elles, sont universelles, nous pouvons donc décider de préserver et soutenir l'univers particulier de « l'autre ».

Pour ce faire, l'élément de confiance est indispensable. En effet il faut pouvoir avoir confiance que l'autre donne et vit un sens à des pratiques qui me semblent étrangères, un sens qui le nourrit et auquel je n'ai que partiellement accès. Pour comprendre le sens de certaines pratiques, il faut « habiter » la tradition : malgré tous les efforts d'explication, le regard du non-musulman reste extérieur à la tradition musulmane et inversement. Pour autant, le sens n'est pas tout à fait inaccessible, même s'il n'est pas directement perceptible : on peut toujours mettre le sens au travail. Ce qui touche aux convictions ne reste pas de l'ordre de l'incommunicable, voué à subsister dans des cercles fermés et étanches. La compréhension en profondeur de l'univers de « l'autre » peut amener non seulement le respect mais également l'interpellation réciproque, et la mobilisation commune sur des enjeux à portée plus universelle.

[...]

Chapitre 2 : Il était une fois le regard

Ce chapitre est consacré à une autre tension qui s'est exprimée dans des expériences de formation : celle entre un regard réducteur et un regard qui prend en compte la complexité. Dans plusieurs groupes de formation, les participants ont vu évoluer leur regard sur « l'autre » : au fil des échanges, il s'est coloré de mille et une nuances. La formation a permis, par le biais des interactions entre participants et du croisement des savoirs, de prendre conscience que toute personne est prise dans des logiques complexes.

Le premier récit relate une séquence de formation du groupe multiculturel dont il a été question dans le premier chapitre. Le second récit développe l'expérience d'un autre groupe du Cefoc où, à l'inverse du précédent, il n'y a pas de participant musulman. Afin de mieux comprendre en quoi l'islam peut donner du sens à la vie des croyants, ce groupe a invité pour un soir une personne de confession musulmane pour témoigner de ses convictions.

Le chapitre se conclut par une réflexion plus générale sur la complexification du regard que l'on porte sur l'autre, sur soi-même, sur le monde.

[...]

Ouvrir son regard à la complexité

À travers les deux expériences de formation relatées, on peut comprendre combien le regard que l'on porte sur l'autre, le différent, est un élément fondamental à mettre au travail si l'on entend favoriser le vivre-ensemble. La manière de travailler sur le regard que l'on porte sur l'autre est, au moins sur un point, similaire dans les deux parcours de formation : les personnes concernées sont en position de « sujets-acteurs » plutôt qu'objets de discours sur elles. On ne parle plus de l'autre, c'est l'autre qui parle de lui-même.

Mais des différences sont à souligner. Dans le premier cas, le groupe est multiculturel et multiconvictionnel : musulmans et non musulmans se forment ensemble, mettent au travail leurs convictions respectives. Les témoignages se font de part et d'autre, musulmans et non-musulmans prennent la parole pour expliquer leur vision des choses. Dans l'autre cas, le groupe est uniquement composé de non-musulmans : une personne de confession musulmane vient livrer un témoignage face à un groupe qui ne partage pas les mêmes convictions. Bien évidemment, le changement de regard s'en trouve affecté. D'un côté, les deux parties se découvrent l'une l'autre, c'est un travail commun et de long terme qui permet de bousculer les préjugés et stéréotypes respectifs. De l'autre, le changement de regard opère plutôt dans le groupe des non-musulmans, qui se met à l'écoute d'une personne extérieure au processus de formation. On peut présumer qu'un changement de regard en profondeur s'inscrit plutôt dans un temps long et dans un travail conjoint entre musulmans et non-musulmans.

Quoiqu'il en soit, dans les deux cas, la rencontre de l'autre a été une occasion d'ouvrir son regard à la complexité. Le regard que l'on porte sur le monde ; le regard que l'on porte sur l'autre ; mais aussi le regard que l'on porte sur soi. Oser aller à la découverte de l'autre permet bien souvent de mieux se comprendre soi-même et d'interroger les logiques qui sont à l'œuvre. La rencontre provoque à relire sa propre histoire, à opérer un retour sur sa propre condition, à s'interroger sur des mécanismes de domination qui s'opèrent au sein de la société. Par exemple, des participants ont (re)découvert que toute identité est plurielle et combien il est insupportable d'être réduit à une seule de ses appartenances. Combien aussi il est inacceptable d'être enfermé dans des stéréotypes et des images englobantes.

Selon Edgar Morin, il est important de travailler à une pensée qui accepte la complexité, c'est-à-dire notamment la contradiction. Cultiver la « pensée complexe », c'est accepter de s'ouvrir à ce qu'on a du mal à concevoir de prime abord. C'est développer une pensée qui distingue mais aussi qui relie (différentes facettes d'une situation, différents types de connaissances, différentes logiques...). « *Quand je parle de complexité, je me réfère au sens latin du mot *complexus*, ce qui est tissé ensemble. Les constituants sont différents, mais il faut voir, comme dans une tapisserie, la figure d'ensemble.* »⁷ Ce type de pensée s'oppose à la simplification, aux réductions de toutes sortes.

Les méthodes mises en place dans les groupes de formation dont il est question plus haut veulent cultiver ce type de regard sur le monde, sur l'autre, sur soi-même. Elles cherchent à concevoir les situations dans leur ensemble, à faire des liens entre des éléments de différents niveaux (du niveau individuel au niveau idéologique, en passant par les niveaux relationnel, groupal, organisationnel, institutionnel...), à prendre conscience des interactions entre ces différents niveaux. Bref, à adopter une approche que l'on pourrait qualifier de « systémique »⁸.

[...]

⁷ E. MORIN, *La stratégie de reliance pour l'intelligence de la complexité*, Revue Internationale de Systémique, vol. 9, n°2, 1995.

⁸ Ce terme est notamment associé à la pensée de Urie Bronfenbrenner, un psychologue et chercheur américain qui a développé le « modèle écologique du développement humain ». Au Cefoc, il est volontiers utilisé une grille issue des travaux de Jacques Ardoino, psychosociologue et consultant pour l'UNESCO. Il s'agit d'un outil qui aide à penser la complexité. Il distingue différents niveaux, tant pour poser le problème et l'analyser que pour agir. Cet outil, tel qu'utilisé au Cefoc, est proposé en annexe. Voir également *Propos actuels sur l'éducation*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Chapitre 3 : Le courage de la confrontation

Lorsqu'on se lance dans des expériences de rencontre et de réflexion communes entre musulmans et non-musulmans, la tendance spontanée peut être de rêver de découvertes, d'émerveillement réciproque et de fraternité. Et il est vrai que goûter un couscous, admirer des danses orientales ou voyager à Marrakech relève de l'enchantement. Quand il s'agit d'élaborer un projet commun, d'en négocier les contours, quand on est amené à partager l'espace des quartiers et des associations, il en va un peu autrement. La rencontre interculturelle, si elle est passionnante et créative, n'en est pas pour autant lisse et facile.

Le mot d'Edwy Plenel emprunté pour conclure le chapitre précédent introduit opportunément cette dernière section consacrée aux récits d'expériences de groupes : le courage. Courage des audaces et des résistances, courage des hauteurs et des solidarités. On pourrait y ajouter le courage des confrontations. Tant il est vrai que vivre et agir ensemble, construire des projets communs et négocier le partage de l'espace symbolique ne va pas sans tensions et conflits à traverser. Il est alors tentant et reposant de se replier sur la sphère communautaire où les codes et références sont davantage des évidences partagées.

Le présent chapitre aborde une tension observée dans des parcours de groupes entre la volonté d'entrer dans une approche interculturelle, qui ne nie pas les aspérités et un modèle de type « communautariste », où l'on tend à revenir vers le collectif, la « communauté » qui partage spontanément les mêmes codes et valeurs, pour éviter la confrontation.

Un premier récit relate l'expérience d'un groupe qui a souhaité terminer son parcours d'une année par un repas commun. Projet enthousiasmant pour tous, jusqu'à ce que le vin s'invite à table, posant inévitablement la question de l'interdit. Un second récit évoque un projet à l'échelle d'une commune, qui tente de faire réfléchir ensemble des habitants, aux profils très divers, à leur commune citoyenneté, à partir de l'analyse de situations problématiques.

[...]

Construire la citoyenneté commune : tout un travail !

L'expression de « vivre-ensemble » est, ces dernières années, très souvent utilisée, tant dans les médias que par les travailleurs sociaux et les politiques du niveau local au niveau fédéral. Mais qu'entend-on exactement par « vivre-ensemble » ? Tous les acteurs mettent-ils la même chose derrière cette expression ? Ont-ils tous la même visée ?

« Vivre-ensemble », dans une première compréhension, pourrait signifier se côtoyer sans se rencontrer, en s'ignorant tout en maintenant la paix (et la cohésion) sociale. Se côtoyer somme toute le moins possible, tolérer la différence quand c'est nécessaire. Et rentrer chez soi dès que possible, chacun dans son ghetto, son quartier, sa famille, sa communauté, sa classe sociale.

À l'échelle d'une commune comme celle décrite dans cette expérience, les personnes et les groupes sont amenés, de fait, à se côtoyer dans des lieux comme les écoles, les clubs sportifs, dans les rues et sur les places. Inévitablement, des tensions surviennent. Des ségrégations peuvent s'organiser, des inégalités subsister, des stigmatisations se renforcer si rien n'est entrepris.

Un des intérêts majeurs du projet « Divers-cité », c'est qu'il est mis en place par une association portée par des personnes d'origine étrangère. Des femmes qui vont à l'encontre des stéréotypes et stigmatisations dont elles sont souvent l'objet, notamment en tant que femmes voilées. L'initiative est donc prise par des personnes le plus souvent considérées comme « à intégrer » et les questions touchant au vivre-ensemble sont posées à partir d'elles, de leurs constats.

Comme dans l'exemple du repas et du vin décrit plus haut, la représentation n'est pas celle d'un « vivre-ensemble » lisse et facile. Les démarches partent d'événements réels, sensibles, qui sont mis au travail avec un public large et concerné directement. Le projet est construit, longuement, par des acteurs locaux, qui prennent le temps de réfléchir, de faire le lien avec des enjeux plus larges et d'interpeller leurs élus. Pour reprendre les mots d'un des acteurs du projet : *« La dimension de pluralisme et d'acceptation de l'identité de l'autre est très motivante. On ne pourrait travailler ces questions d'organisation ou de relations sociales à une ou deux personnes en chambre. Il faut nécessairement déjà les réfléchir à plusieurs, dans la diversité des expériences, des pratiques, dans nos différences personnelles aussi, y compris religieuses et philosophiques qui sont aussi mises sur la table. On ne peut construire des projets intéressants que si on va jusque-là ».*

Dans cette vision, le vivre-ensemble est donc tout autre chose qu'une tolérance passive et qu'une paix sociale maintenue. Il s'agit d'une véritable mise au travail, avec des acteurs divers, à partir d'événements difficiles et potentiellement sources de violence et d'exclusion. Il s'agit d'une construction patiente, qui vise le changement.

[...]

En guise de conclusion...

Des récits qui donnent à penser

Un jour, dit une légende amérindienne, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient, impuissants, le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : « Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! » Et le colibri lui répondit : « Je le sais, mais je fais ma part ».

Au moment de boucler cette publication, l'actualité locale et internationale ne cesse de porter le projecteur sur l'islam et sur les musulmans : répétition des attentats à travers le monde et jusqu'à nos portes, répression du terrorisme, « crise des migrants », politiques sécuritaires et de « déradicalisation » sont venues s'ajouter aux tensions déjà présentes dans certains quartiers urbains. La peur semble s'être installée durablement. Face à l'ampleur des dégâts et des défis, le travail réalisé dans les petits groupes de formation évoqués ci-dessus ressemble bien à l'agitation dérisoire du colibri de la légende amérindienne. Et pourtant... La puissance symbolique de l'action du plus petit des oiseaux de la forêt donne à penser...

Au terme de ce retour réflexif sur des expériences qui, à l'échelle microscopique, mettent en présence des musulmans et des non-musulmans, que retenir qui donnerait à penser ?

Les récits de séquences de formation présentés dans les trois chapitres du texte mettent en évidence et tentent d'analyser trois « tensions » repérées – et quelque peu artificiellement séparées – dans les relations entre les personnes et dans les démarches mises en œuvre. La première a trait à ce qui a été nommé « l'universel et le particulier » : dans la rencontre entre musulmans et non-musulmans telle qu'elle se déroule dans ces groupes, l'aspiration est forte de nommer des valeurs communes, de rejoindre un socle qui rassemble, de se reconnaître d'abord dans une commune humanité. Et c'est essentiel. Il apparaît pourtant rapidement que les univers particuliers des uns et des autres, si différents, peuvent être cause de fractures tant l'étrangeté paraît séparer. Construire un projet de société réellement fédérateur suppose de tenir ensemble d'une part la compréhension et le respect réciproques des ressources particulières et d'autre part, le patient travail de recherche commune d'alternatives sociales, culturelles et politiques à caractère universel, ou universalisables.

Une deuxième tension observée touche au regard porté les uns sur les autres. Les médias, notamment, ont tendance souvent à présenter « l'islam » comme une entité monolithique et abstraite. S'en tenir à cette vision revient à essentialiser des groupes et des personnes pourtant porteurs d'histoires complexes et traversés de contradictions. Se reconnaître soi-même comme complexe, relié à des appartenances multiples, envisager l'autre comme complexe lui aussi, n'est-ce pas déjà sortir de la peur et (se) libérer de l'enfermement d'un regard stigmatisant ? Entrer dans la complexité requiert cependant un certain courage et l'ouverture d'espaces de rencontre et de collaboration.

Une dernière tension touche à des choix à poser pour envisager le « vivre-ensemble » : si l'approche communautariste semble préserver les identités particulières et permettre une forme de paix sociale, celle-ci n'est cependant maintenue qu'au prix d'inégalités entre des « minorités » vivant en vases clos. Seule une approche interculturelle, construite à partir d'interactions concrètes d'acteurs sociaux, peut donner lieu à une critique commune des inégalités et à la construction d'un monde plus solidaire.

L'Islam en Europe : un fait

Depuis une cinquantaine d'années, la présence numériquement significative de l'islam dans l'espace européen et belge engendre de nouvelles relations entre des individus de culture et de religion musulmane et d'autres issus de l'histoire européenne plus ancienne. Il s'agit d'une nouveauté importante, pour les uns comme pour les autres. On assiste à la coexistence irréversible, sur un même territoire, de référentiels différents, de civilisations, de narrations qui, jusqu'il y a peu, évoluaient dans des territoires séparés. Il n'est pas étonnant que cette « nouveauté historique majeure » engendre frottements, tâtonnements et contradictions. Des processus d'insertion, d'intégration et de mixité sont en cours et c'est heureux.

Cependant, ces dernières années, une multitude d'éléments ont perturbé cette évolution : l'influence de courants particuliers au sein-même de l'islam, la guerre contre le terrorisme depuis le 11 septembre 2001 et les attentats plus récents, les politiques sécuritaires qui s'ensuivent... gangrènent les relations entre musulmans et non-musulmans, abordées souvent à travers le prisme de divergences et de difficultés. L'islam est le plus souvent présenté comme un problème et les musulmans associés à l'expression d'une menace. L'islam représente une ligne de fracture qui traverse les sociétés occidentales. L'atmosphère est lourde.

Dans ce contexte, des voix, sans doute marquées par la peur, appellent à un « retour aux valeurs fondatrices de l'Occident » ou à « l'identité nationale ». Or, l'identité nationale, comme il en va de l'identité d'une personne, est tout sauf figée. L'identité travaille avec ce qui est hérité, certes, mais en le reformulant sans cesse. Tout récit national évolue au fil du temps : la Belgique d'hier n'est pas celle de demain. Il en a toujours été ainsi : il suffit de relire les anciens manuels d'histoire pour s'en convaincre. Individu ou peuple, on se construit avant tout par métissage et par hybridation. Or, de plus en plus de « nous » sont brandis comme des étendards. Véritable « bombe à retardement », selon la formule du sociologue Jean-Claude Kaufmann⁹, cette mise en avant d'un « nous » plus que douteux, de « nos » valeurs, de « nos » références, de « notre » religion supposerait que l'« autre » doit nous rejoindre ou partir. À ce titre, la tentative assimilationniste, qui promeut une vision monolithique et figée de la culture, s'apparente à du néo-colonialisme. Le retour en arrière est, de toutes façons, illusoire. Ceux qui l'appellent de leurs vœux n'ont sans doute pas pris la mesure des changements en cours : les identités se complexifient toujours plus. L'Histoire a malheureusement démontré combien la recherche d'une supposée « homogénéité culturelle », cherchant à exclure la différence, peut s'avérer mortifère.

Instituer la confrontation

Nous sommes désormais dans une société pluraliste sur le plan des religions et des philosophies. « *C'est même le propre de la société européenne que d'être une société issue de guerres de religions [...] une société qui accepte, non pas seulement comme un renoncement, une résignation, mais comme une approbation que le fait religieux, à l'échelle de l'humanité, ne s'est jamais présenté de manière unifiée* »¹⁰. Ce déficit d'une universalité posée *a priori* ou d'une unification religieuse n'est pas seulement un fait mais peut être considéré comme une valeur. Une valeur qui implique de renoncer à un double mythe : d'une part, celui de croire que si nous avons tous le même Dieu, nous serions enfin réconciliés, d'autre part, celui de croire que seule l'élimination de tous les Dieux peut conduire à une société réconciliée.

⁹ J.-C. KAUFMANN, *Identités, bombes à retardement*, Éditions Textuel, Paris, 2014.

¹⁰ O. ABEL, *Le conflit religieux fondateur de l'Europe* dans *La Revue Nouvelle*, janvier-février 2003, p.44.

L'illusion consiste à penser qu'il est possible de débarrasser le politique de toute conflictualité, de tout désaccord, de toute contradiction. Accepter le caractère indépassable du conflit implique que les confessions religieuses, au sens très large, « *renoncent ensemble à la prétention hégémonique, à la prétention, chacune, d'être l'unique pilier du Vrai et du Juste. Ce qui fait la solidité d'une laïcité vraiment pluraliste, vraiment sécularisée, c'est ce qui fait la solidité d'une voûte : le poids, la pression réciproque exercée par la pluralité des confessions. Si celles-ci étaient sans force, sans sincérité, la voûte ne tiendrait pas. C'est ce qu'on a souvent oublié et qui fait la fragilité de la laïcité aujourd'hui, la fragilité de la modernité. Notre pluralisme est mou, et nos confrontations sont affaissées* »¹¹.

Il nous faut donc nous confronter à nouveau, installer et organiser publiquement la confrontation. Créer un espace symbolique, un tissu social dans lequel une pluralité d'appartenances serait possible, sans que ces appartenances soient des incarcérations dans des communautarismes. Organiser la confrontation de telle sorte que les diverses traditions, chacune dans leur style et dans leur forme narrative, dans leur créativité propre, puissent faire valoir leur apport à la construction d'un monde commun.

L'apport des religions

Ce dont nous n'avons pas besoin aujourd'hui, c'est d'un retour du religieux qui prétendrait venir au secours d'une société qui serait dévoyée, en perte de repères et de valeurs. C'est pourtant un discours qui se fait entendre de divers côtés, toutes traditions confondues.

Pourquoi dès lors plaider pour une prise en considération des religions, avec leurs différences, dans les questions de société ? Dans une période de crises et de tensions diverses, la sécurité des personnes et des biens est ressentie comme vulnérable et menacée. La « valeur sécurité » est en train de dépasser toutes les autres : la valeur de liberté, bien sûr, sérieusement mise à mal par les politiques sécuritaires adoptées sans qu'on n'y voie trop d'inconvénients tant la peur aveugle. Mais que dire des droits à l'égalité ? À la dignité ? Que dire de la solidarité, de la compassion, de la fraternité ? Sans avoir aucunement le monopole de la défense de ces valeurs, les religions ont cultivé depuis toujours des ressources de sens qui peuvent être mises au service des défis contemporains¹². Les religions recèlent, si on veut bien y prêter attention et opérer un important travail de traduction pour les rendre accessibles à tous, un patrimoine d'humanité et une créativité à mettre au service du bien commun.

Selon la formule d'Olivier Abel, « *du noyau éthico-mythique de nos cultes et de nos cultures ont toujours jailli des affirmations primordiales qui peuvent bouleverser l'ordre de nos catégories* »¹³. Pour que ces affirmations primordiales n'en soient pas réduites à l'état de pièces de musée, il est nécessaire d'inventer les espaces d'écoute, d'argumentation, mais aussi les espaces d'inventions à plusieurs voix de nouvelles figures qui nous soient communes.

Les musulmans et la révolution de la confiance

Parlant du patrimoine propre de l'Islam, Tareq Ramadan¹⁴ en appelle à une « *révolution de la confiance* ». Celle-ci passe d'abord, dit-il, par une confiance en soi et en ses convictions : il s'agit pour les musulmans de se réapproprier leur héritage et de développer à son endroit une attitude intellectuelle positive et critique, en refusant le repli identitaire. Les réalités occidentales, écrit l'auteur, « *poussent les musulmans à réfléchir à leurs Textes en fonction du contexte et de plus en plus d'initiatives parmi les oulémas, les intellectuels et les cadres associatifs vont dans le sens de cette*

¹¹ Ibid., p.45.

¹² Voir à ce sujet J. DEWEZ, *Les convictions en débat ou au vestiaire*, Namur, Cefoc, 2014, pp.69-83.

¹³ Ibid. p.53.

¹⁴ Mais aussi, dans d'autres termes, Rachid Benzine, Abdenour Bidar, Mustapha Cherif et bien d'autres.

approche contextualisée. On cherche, on s'interroge, on expérimente au niveau éducatif, social, politique et culturel »¹⁵. La présence des musulmans en Occident est en soi une richesse et on peine à s'en rendre compte aux Etats-Unis et en Europe, dit-il encore.

Au-delà de ce nécessaire travail sur eux-mêmes et sur leur tradition, Ramadan invite les musulmans occidentaux à s'engager avec leurs concitoyens pour réconcilier ces sociétés avec leurs idéaux démocratiques. Il en appelle à l'émergence d'un nouveau « nous » réunissant femmes et hommes, citoyens de toute religion ou sans religion qui s'engagent ensemble contre les contradictions de la société, pour le droit au travail, à l'habitat, au respect, contre le racisme, et toutes les atteintes à la dignité humaine.

L'associatif, chaînon essentiel pour un changement

L'associatif, le fait d'agir en groupe et localement, est un levier important de changement : c'est un laboratoire, un révélateur, un explorateur du social.

L'étude du CISMOC intitulée *Musulmans et non-musulmans en Belgique : des pratiques prometteuses qui favorisent le vivre ensemble*¹⁶ le démontre largement. Elle met en évidence une série d'initiatives concrètes d'action commune. Elle s'adresse à l'ensemble de la société civile, cherchant à stimuler les consciences pour aller ensemble de l'avant et proposer des pistes d'action. Ceci afin de briser le cercle vicieux de la défiance et de la méfiance mutuelles.

Parmi ces initiatives, des petits groupes mixtes au niveau local, comme ceux dont il est rendu compte dans cette étude, donnent naissance *pratiquement* à un nouveau « nous ». La présente publication, proposée en coédition, également. En posant patiemment le cadre de collaborations concrètes, en ouvrant en partenariat des espaces d'écoute et de confrontation des points de vue, les associations porteuses ne se limitent pas à l'énonciation des problématiques mais mettent en route un « faire ensemble » dans de « petits laboratoires d'alchimie heureuse ».

L'option privilégiée à travers ces initiatives est celle d'expérimenter de nouvelles alliances. Ce qui se construit avec quelques personnes dans le champ de l'Éducation permanente, on peut l'espérer, permet d'acquérir un savoir et une expérience transférable dans d'autres espaces.

¹⁵ T. RAMADAN, *Être occidental et musulman aujourd'hui*, op. cit., p.203.

¹⁶ C. BOCQUET, B. MARÉCHAL, S. VAN DEN ABEELE, *Musulmans et non-musulmans en Belgique : des pratiques prometteuses favorisent le vivre-ensemble*, Bruxelles, Fondation Roi Baudouin, 2015.

Table des matières

Introduction

Chapitre 1 : Jongler entre universel et particulier

À la découverte de la spiritualité comme universel

Rite, quand tu nous tiens !

Le rite, entre universel et particulier

Les rites en islam, trop « rigides » ?

À la découverte du particulier

La visite d'une mosquée

La visite d'une église

Que conclure de la démarche en deux temps de ce groupe ?

Avec nos particularités, à la recherche d'un universel commun

Chapitre 2 : Il était une fois le regard

Des femmes derrière le voile

Une démarche qui bouscule les regards

Le temps des témoignages : l'écoute réciproque

Le temps des échanges

Des regards qui bougent...

Un homme derrière l'islam

Une démarche qui part de l'Histoire...

... et qui se poursuit par des histoires !

Une rencontre, de nouveaux possibles

Ouvrir son regard à la complexité

La force de l'interprétation

Regard sur l'autre, regard sur soi. Altérité et identité.

Les dangers d'un regard réducteur et enfermant

Chapitre 3 : Le courage de la confrontation

« Cachez ce vin que je ne saurais voir... »

La table et le vin

Une démarche en trois temps

Des suites pour les personnes et les associations

Le défi de la table commune

Construire une citoyenneté commune

Une commune multiculturelle et ses défis

Un partenariat large

Quatre éditions, quatre thématiques

Construire la citoyenneté commune : tout un travail !

Le choix de l'approche interculturelle

Une démarche, cinq éléments

En guise de conclusion...

Des récits qui donnent à penser

L'Islam en Europe : un fait

Instituer la confrontation

L'apport des religions

Les musulmans et la révolution de la confiance

L'associatif, chaînon essentiel pour un changement

Annexes

La grille d'analyse des chocs culturels selon Margalit Cohen-Emerique

La métaphore de l'iceberg

La grille d'Ardoino

Bibliographie

Pour trouver les publications du Cefoc près de chez vous

Bruxelles

Librairie Tropismes

📍 11, Galerie des Princes, 1000 Bruxelles

☎ 02/512 88 52

Brabant wallon

Libris Agora Louvain-La-Neuve

📍 11, place Agora

14, rue Charlemagne, 1348 Louvain-La-Neuve

☎ 010/45 28 18

Hainaut

Librairie Molière

📍 68, boulevard Tirou, 6000 Charleroi

☎ 071/32 89 19

Librairie Scientia

📍 9 - 11 - 13, Passage du Centre, 7000 Mons

☎ 065/31 65 62

Librairie Neopolis

📍 67A, rue Grande, 7370 Dour

☎ 065/66 15 00

Librairie Quartier Latin

📍 13, rue Grande, 7330 Saint-Ghislain

☎ 065/78 54 18

Liège

Librairie Entre-Temps

📍 15, rue Pierreuse, 4000 Liège

☎ 04/222 06 22

Librairie Livre aux trésors

📍 27A, Place Xavier-Neujean, 4000 Liège

☎ 04/250 38 46

Librairie Siloé

📍 40, rue des Prémontrés, 4000 Liège

☎ 04/223 20 55

Luxembourg

Librairie Le temps de lire

📍 13, rue du Serpont, 6800 Libramont

☎ 061/22 47 86

Namur

Librairie Atmosphère

📍 65, avenue Président Roosevelt, 5060 Tamines

☎ 071/77 15 97

Librairie Délire de lire

📍 88, rue du Centre, 5590 Ciney

☎ 083/21 56 94

Librairie Etienne Leroy

📍 186, chaussée de Namur, 5310 Leuze

☎ 081/51 12 69

Librairie Palate

📍 35, rue du Collège, 5310 Eghezée

☎ 081/81 14 36

Librairie Papyrus

📍 16, rue Bas de la Place à 5000 Namur

☎ 081/22 14 21

Librairie Point virgule

📍 1, rue Lelièvre, 5000 Namur

☎ 081/22 79 37

**Toutes les publications du Cefoc sur :
www.cefoc.be/-Publications-et-etudes-**